

Entretien avec Joseph Wresinski.

France Catholique – Ecclesia – n° 1762 – 19 septembre 1980.

A travers les plus pauvres, Dieu m'a fait signe

Joseph Wresinski – le Père Joseph comme l'appellent ses proches – a consacré sa vie à la lutte contre la misère et l'exclusion sociale. En 1957, aumônier du Camp de Noisy-le-Grand, dans la banlieue parisienne, il fonde le Mouvement *Aide à toute détresse*, qui prend bientôt un essor considérable: devenu *ATD Quart-Monde*, le Mouvement est aujourd'hui implanté dans huit pays d'Europe, aux USA, en Amérique Centrale et en Thaïlande (et le sera bientôt en Afrique). Les militants y partagent les conditions de vie des familles sous-prolétariennes, dont ils s'efforcent de faire reconnaître l'existence et les droits.

De grands progrès ont déjà été effectués grâce à cette action. Il reste encore beaucoup à faire, et le Père Joseph poursuit son combat, combat qui ne se définit pas en termes de lutte de classes mais de solidarité: reconnaître en tout homme un frère, cela exige de notre part à tous un changement de regard. Lui-même issu d'une famille très pauvre, le Père Joseph nous parle ici de son expérience pour lui indissociable de la rencontre de Jésus-Christ.

Vous êtes né dans un milieu pauvre qu'on n'appelait pas encore le quart monde comme on l'a fait par la suite, grâce à votre action. De ce quart-monde au sacerdoce, quel a été votre chemin?

Lorsqu'on est enfant, on fait des rêves qu'on réalise quand on est grand. Dès l'enfance je me suis trouvé avec ma famille dans une situation qui nous mettait en marge du quartier dans lequel nous vivions. C'était un quartier semi-ouvrier d'Angers, où la vie familiale, le travail comptaient beaucoup. D'autre part, les gens bougeaient peu, si bien que tout le monde se connaissait, et surtout on connaissait les antécédents de chacun. Quand nous sommes arrivés là, après la guerre, nous avons tout de suite fait « tache »: mon père était polonais allemand, et fut donc fatalement considéré comme un espion. Et finalement, ne pouvant supporter cette situation, il nous a abandonné: pour notre entourage, il a paru incompréhensible de voir un homme qui laisse sa femme et ses gosses. Dans ce quartier si équilibré, on n'avait qu'un désir, c'était de nous voir partir: nous étions de trop.

Si ma mère est finalement parvenue à se faire respecter, elle l'a vraiment dû à son courage: elle travaillait comme une forcenée pour gagner notre vie – faisant des ménages à $\frac{3}{4}$ d'heure de marche de la maison – elle nous tenait propres, elle avait une conduite irréprochable.

Je n'ai rencontré que dans l'Église un véritable respect pour ma mère

Tout enfant, on fait des rêves: plus tard, maman aura un château, elle sera une dame, elle ne travaillera plus...

Ces rêves d'enfant, quand on est plus grand, on les reprend d'une autre manière. En somme, si je me suis lancé, assez jeune, dans la lutte contre la misère, cela a été à cause de mon amour pour ma mère. J'ai toujours eu pour elle, je ne dirai pas une vénération – car je lui en ai fait voir de toutes les couleurs – mais une sorte d'affection active: je voulais la soulager du poids qui pesait sur ses épaules.

Pour pouvoir réaliser ces projets, tout enfant déjà, je faisais des courses à droite à gauche; je chipais un peu aussi: j'essayais d'apporter à la maison ce qui manquait. Le soir, nous faisions des petits travaux, après l'école: rouler des cigarettes, etc. Nous ne gagnions

presque rien, mais nous le faisons régulièrement et cela nous paraissait normal: nous aidions notre mère.

Mais je peux dire que j'en faisais un peu plus: j'avais toujours derrière la tête cette idée – non pas de réparer l'injustice du monde: c'est une notion qu'un enfant n'a pas – mais de soulager ma mère d'une manière active. Elle a toujours été la personne qui a le plus agi sur mes motivations.

Et du point de vue de la foi?

Vous savez, quand on est enfant, on croit, comme cela, mais... Il y a une chose qui m'a profondément marqué: dès l'âge de 4 ans ½, j'ai été enfant de chœur. Ma mère nous envoyait répondre à la messe tous les matins. Cela nous permettait d'avoir du pain, et quelques francs par semaine. Non que ma mère nous vendît, mais nous étions tout de même acculés par la faim à la mendicité. Les pauvres tirent profit de tout, comme les riches. Et plus on est pauvre, plus on est observé, contrôlé. Par exemple, si on nous offre des chaussures usées, les gens le remarquent. Alors, comme il faut aussi être respectable, c'est sûr qu'on tire profit de tout.

Donc pendant dix ans, j'ai servi la messe tous les matins, à la communauté du Bon Pasteur. Évidemment, cela vous marque. Ce que j'ai reçu de plus positif, ce qui certainement a fait que je ne suis pas devenu un anarchiste ni un revendicatif malheureux – je n'ai pas été un malheureux – ce qui m'a évité cela, c'est l'Église: elle m'a empêché de m'enfermer dans la misère. C'est pour cela que je garde envers l'Église une grande tendresse.

Pourtant, je ne restais pas longtemps chez les sœurs: j'y allais juste le temps de la messe, puis je repartais. Mais il y avait cette atmosphère de fête permanente, ce changement de décor – le décor permanent de la chapelle – ces couleurs: quand j'arrivais, ce que me plaisait d'abord, c'était la couleur des vêtements et l'harmonie de la chapelle.

Tout gosse que j'étais, j'y étais très sensible: cela m'arrachait à la saleté du monde dans lequel j'étais contraint de vivre.

C'était un autre horizon.

Oui, un autre cadre. Et je pense que cela m'a beaucoup influencé. D'une certaine façon, ces dix ans m'ont formé.

Il est évident que cela ne relève pas de la foi: la foi, ce n'est pas ça. Mais c'était un climat – je ne dirai pas propice à la foi mais propice à l'humain. Humainement, entre la peine de ma mère – sa grandeur, aussi – cette chapelle, j'ai été vraiment formé au sens de l'homme, et à sa dimension. Ma mère la souffrance et l'Église la gloire: l'une et l'autre liées, unies en moi. Cela, ce sont deux dimensions qui ne m'ont jamais échappé.

Il y a une autre chose qui m'a aussi beaucoup aidé: c'est l'attitude de ma mère à l'égard du clergé. Je ne l'ai jamais entendu dire une seule fois du mal des prêtres. Et cela, c'est très important dans la vie d'un enfant. Grâce à ma mère, j'ai toujours eu un très grand respect pour le clergé, une très grande confiance en sa sincérité.

Pourtant, il est certain que notre premier curé avait fermé sa porte aux pauvres. Mais ensuite, nous avons eu un curé qui était un homme extraordinaire. Ma mère avait une très grande confiance en lui; chaque fois qu'il arrivait quelque chose de grave à la maison, c'était toujours à lui qu'elle se référait.

Faire de Dieu un vivant qui vivrait en moi et de moi un être capable de vivre avec un vivant.

Il venait la voir régulièrement deux fois par an: à l'occasion des vœux, et pour sa fête. Et nous qui n'avions rien, nous nous ingénions à lui préparer des petits présents: comme il fumait, nous trichions sur les papiers à cigarettes; ou nous confectionnions des cahiers que nous lui offrions pour sa fête.

Au fond, durant toutes ces années, je ne sais pas s'il a jamais donné un sou à ma mère. Mais

il a donné beaucoup plus: il a donné du temps, et de la considération. Je crois que c'est là une grande leçon: on ne considère pas les gens forcément parce que l'on combat à leurs côtés; on considère les gens quand on sait les respecter assez pour prendre du temps, pour « perdre » du temps avec eux.

C'est vraiment à l'Église que je dois d'être resté fidèle à la misère, car il n'y a que dans l'Église que j'ai rencontré pour ma mère un véritable, un profond respect.

Vous disiez pourtant qu'elle s'était imposée au respect du quartier?

C'est vrai, elle avait fini par être acceptée. Mais sans abolir les clivages qui existent toujours dans un quartier. Elle restait malgré tout celle qu'on avait aidé, celle qui avait dépendu de la charité des autres.

D'autre part, je sentais bien que la façon dont on avait traité ma mère était absolument exceptionnelle, qu'on ne traitait pas ainsi les pauvres en général. Il y avait près de chez nous un quartier – le quartier Saint-Nicolas – qui était très mal vu. On nous interdisait même d'y aller: c'était très mal famé, et il arrivait toujours des histoires.

En grandissant, je me disais: « J'ai de la veine de ne pas être du quartier Saint-Nicolas, car nous serions traités de la même façon. » Et si nous n'avons pas été traités ainsi dans le quartier Saint-Jacques, c'est grâce au mérite de ma mère, à son courage, et – on peut le dire – à sa sainteté.

Mais rencontrer Dieu, c'est autre chose. Je ne sais même pas ce que c'est que de le rencontrer. Faire de Dieu un Vivant qui vivrait en soi et de soi un être capable de vivre avec un Vivant et non pas avec un mythe ou une idée, cela c'est autre chose. Il a fallu attendre beaucoup plus tard.

Après l'école, vous avez appris le métier de pâtissier.

Oui, je suis donc parti comme apprenti. Quand on part, on quitte les rites, les usages. Ce n'est d'ailleurs pas pour autant qu'on devient hostile: je me rappelle que de temps en temps je rentrais à l'église...

C'était une époque où l'Église était très maltraitée, humiliée: on voyait partout des affiches anticléricales... Très jeune, j'avais compris que l'Église n'a aucune force: on peut la détruire quand on veut. Elle est à la merci du pouvoir; elle n'a jamais le dessus dans aucun conflit. Elle est vraiment à l'image de Jésus-Christ, qui devait se garder de tous les pouvoirs et qui temporisait, qui prenait son temps car il savait que tout temps est une étape de Dieu.

Quand on pense que pour recouvrer le respect, il a fallu que les curés se mettent le sac au dos, au moment de la guerre! C'est absolument aberrant. Alors qu'en réalité, le prêtre est un homme de paix. Aujourd'hui, un curé va justifier en partie sa condition en faisant de l'ouvriérisme. Mais sa légitimité, le prêtre la tient de la proclamation de Jésus-Christ. Cela suffit en soi.

C'est à travers la JOC que j'ai rencontré l'Église pour la deuxième fois, à Nantes où j'étais ouvrier. J'avais 18 ans. J'avais mûri. J'avais connu la faim dans ma jeunesse. A travers le milieu de la pâtisserie, j'avais vu ce que pouvaient être les relations entre les hommes.

A Nantes, je vivais dans des conditions incroyables: nous étions à quatre dans une chambre de 3 mètres sur 3, infestée de punaises. Dans la section JOC où j'étais, on ne revendiquait pas tellement le droit pour soi: on avait plutôt un regard tourné vers les autres. Ma mère m'avait appris cela. Elle me disait: « Tu sais, Joseph, il y a toujours plus misérable, plus malheureux que toi à aider. »

Avec la JOC, je retrouvais cette intuition profonde qu'il y aura toujours des gens qui resteront de côté, qui ne seront jamais pris en compte ni par les syndicats, ni par les partis politiques. Une fois, on nous avait envoyés faire une enquête sur l'état de santé des gens dans un quartier misérable de Nantes, qui me rappelait notre quartier Saint-Jacques d'Angers. Je retrouvais le monde de misère que j'avais connu. Mais cette fois, c'était aussi l'Église que je retrouvais et c'est elle qui me renvoyait dans ce monde de la misère que je n'ai jamais plus quitté.

Plus tard, quand j'étais beaucoup plus âgé, je me suis dit que Dieu m'avait conduit vers les plus défavorisés, vers ceux qui étaient exclus, qui étaient seuls: c'était sa façon à Lui de me permettre de le rencontrer, de lui parler et de le prier.

Si je suis fidèle à Jésus-Christ, toute misère, toute souffrance est moi-même.

Ce fut une expérience décisive?

Mes quatre années de vie ouvrière furent un temps d'incubation, d'approfondissement. Ce fut un hiatus dans ma vie, c'est très curieux. J'en ai d'ailleurs gardé très peu de souvenirs, sinon que j'aimais bien mon métier et que je rêvais d'être vraiment ouvrier confirmé: pâtissier, cuisinier et chocolatier. Je voulais avoir trois branches entre les mains. Et je m'y préparais. Je n'ai jamais pensé que je resterais simple ouvrier, jamais. C'est encore une chose que je dois à l'Église: la globalité. Et je disais à ma mère: « On s'installera ensemble. » Car à travers cela, je pensais toujours à elle. Je me disais: « Au moins elle aura une belle vie, qu'elle a bien méritée ».

Pendant cette espèce de silence de quatre ans dans ma vie, j'étais en contact avec l'aumônier de la JOC. En même temps que la JOC me renvoyait dans mon propre milieu – celui de la misère – cet aumônier m'évoquait la figure de notre curé d'Angers. Et c'est lui qui un jour m'a demandé: « Et pourquoi tu ne serais pas prêtre? » D'emblée, j'ai dit oui, parce que c'est une réponse que je portais en moi depuis très longtemps, probablement depuis toujours. Et puis cela allait de soi qu'il fallait aller jusqu'au bout, et je ne voyais pas qui d'autre, quel autre pauvre je rencontrerais qui ne serait pas Jésus-Christ. Pour moi cela formait, cela a toujours formé un tout.

Au fond, il y a assez d'unité dans ma vie. Je ne dis pas que tout a marché tout droit, mais je suis un homme qui a des racines: tout ce que j'ai fait a toujours été un prolongement normal – je ne dis pas harmonieux, mais normal – de la semence qui a été mise en moi quand j'étais enfant.

Je suis homme qui a la foi du charbonnier. Je suis plutôt confiant de nature. Si vous avez pour les hommes une sympathie et une confiance naturelles, il me semble tout naturel que vous ayez une semblable confiance en Dieu. Dieu, ce n'est pas quelqu'un que je rajoute. C'est quelqu'un qui fait partie de moi, de ma vie. Quelqu'un que je rencontre à travers les événements, à travers la prière. Jésus-Christ, ce n'est pas quelqu'un d'à côté; ce n'est pas un mythe non plus. C'est Celui qui en moi clame la réalité de la misère et qui s'identifie à la misère. Quand je parle de Jésus-Christ, je parle toujours des pauvres. Toujours.

Dans mes différents ministères, j'ai rencontré des ouvriers, des paysans, et, parfois, j'aurais été tenté de dire que l'Église n'était pas suffisamment près des leurs combats. Ce n'étaient pas des combats de revendications – je ne fais pas d'analyse politique – mais je me disais: ce n'est pas normal que l'Église accepte que des gens aient faim par suite de grève ou de chômage. Il est évident que l'Église ne doit pas accepter cela, ni rester sans parler. Elle mobilisait bien les gens pour faire tomber la pluie: je pense qu'elle devrait aussi les mobiliser pour refuser la misère. Elle devrait être un cri permanent. Non pas un reproche permanent, une sorte de mauvaise conscience donnée: un cri qui monte vers Dieu et qui atteint, qui unifie tous les hommes.

La prière est façonneuse d'âme. On a l'âme de sa prière on n'a pas l'âme de ses combats.

Il y a des évidences qui sont l'expression même de ce que vous êtes. C'est l'état d'être de l'Église que de refuser la misère, et c'est donc l'état d'être de tous les chrétiens. Cela va de soi. Partout où il y a souffrance, l'Église est présente. Elle doit être révélatrice et dénonciatrice. Non pas en donnant mauvaise conscience, mais en posant toujours le problème fondamental: êtes-vous fidèles à vos principes? Croyants ou non-croyants, marxistes ou non-marxistes: êtes-vous fidèles à vos principes? Et l'Église la première doit se poser la question: Suis-je fidèle à Jésus-Christ?

Si je suis fidèle à Jésus-Christ, toute misère, toute souffrance est moi-même: j'ai donc obligation de mobiliser autour de moi. Mais d'abord au niveau de la prière. Car la prière n'est pas seulement un mot: elle est façonneuse d'âmes. Au fond, on a le cœur, on a l'âme de sa prière; on n'a

pas l'âme de ses combats. Dans un monde qui prie, qui prie incessamment, la misère est absente: elle ne peut pas exister. Car si des gens y manquent de pain, ils n'y manquent jamais d'amour.

Sans prière, on crée un monde où le pain est peut-être partagé – cela, je n'en sais rien – mais où l'amour manque. Et l'amour est vital.

Je plains cette jeunesse activiste qu'on est en train de nous bâtir. Elle s'en tirera – la jeunesse s'en tire toujours. Mais quelles victimes restera-t-il? Car cette jeunesse, si elle n'a pas appris à prier, qu'est ce qu'elle aura partagé? Qu'est-ce qu'elle aura offert d'elle-même?

Recueilli par Aline JAUFFRET